

XYZ. La revue de la nouvelle

Black Watch

André Vanasse



Numéro 40, hiver 1994

Alcôve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (1994). *Black Watch*. XYZ. La revue de la nouvelle, (40), 65–73.

BLACK WATCH

ANDRÉ VANASSE

Je venais de retirer mon veston et je m'apprêtais à le déposer sur un cintre dans le vestibule quand, tout à coup, j'ai éprouvé ce sentiment de « déjà vu ». Vous connaissez sûrement ce phénomène qui nous affecte parfois sans préavis et qui nous laisse croire que le geste que nous venons de faire, nous l'avons déjà accompli de la même façon, dans les mêmes conditions, mais dans un lointain passé. L'effet d'étrangeté est assez saisissant : il nous semble que nous nous dédoublons dans le temps. Nous éprouvons alors un curieux malaise.

Et de fait, ce fut une indéfinissable angoisse qui m'étreignit à l'instant où je plaçai mon veston sur le cintre. Car j'eus la certitude que le phénomène était, cette fois-ci, d'une tout autre nature que ceux que j'avais antérieurement vécus. Je fus convaincu que ce « déjà vu » masquait des souvenirs qui cherchaient depuis toujours à forcer la porte de ma mémoire.

Comme j'étais persuadé que ces images enfouies étaient d'une importance capitale pour moi, je décidai de m'arrêter quelques instants et de tenter d'en récupérer au moins une. Car je savais que si j'agrippais le coin écorné de l'une d'entre elles, je courais le risque qu'en tirant très fort dessus, l'album suivrait et me livrerait le secret qui m'était voilé.

Je m'y exerçai donc, en y mettant toute ma concentration. Il me semblait que j'y étais quand la voix d'Estelle me tira brusquement vers elle. Elle voulait savoir si j'avais décidé de dormir dans le vestibule ou si j'allais bientôt déguster l'apéro qu'elle m'avait si gentiment préparé.

Elle venait de rompre l'enchantement qui m'avait saisi.

Déçu, je me rendis au salon où, dès mon arrivé, elle en profita pour me raconter les insignifiances de sa vie alors que je rêvais

d'être à dix mille lieues d'elle. Elle déroulait le papyrus de sa journée comme s'il s'agissait de la lecture d'événements sacrés.

Dieu que j'aurais aimé faire marche arrière et retourner au vestibule, pour m'agripper à ce fil de laine qui m'avait presque mené en ce lieu perdu de mon enfance.

Estelle me sortit de ma rêverie :

— Si je comprends bien, tu ne m'écoutes absolument pas.

— C'est effectivement le cas et je m'en excuse.

Estelle prit son air pincé. Celui qu'elle affectait toujours quand elle se sentait blessée. Puis elle se drapa dans un mutisme buté.

Je connaissais la chanson. Cela faisait vingt ans que je vivais avec elle. Je savais qu'elle bouderait une heure, une soirée, une journée, une année à moins que je ne fasse mille et une excuses pour lui prouver que « oui, j'avais eu tort », que « effectivement, j'avais manqué de tact » et que, « dorénavant, je serais beaucoup plus attentif à ses propos ».

J'essayai de lui expliquer la situation. Mais comment faire admettre à quelqu'un qui n'y croit pas l'impact du déjà vu et, surtout, le sentiment que cette ridicule impression sur l'écran de ma mémoire ait pu avoir plus d'importance que les vexations dont elle avait été victime toute la journée ?

De guerre lasse et devant sa bouderie encore plus manifeste, je décidai de me retirer dans mon bureau de travail et de tenter à nouveau de faire le vide en moi pour qu'éruptent du cratère de mon inconscient ces images qui me hantaient ! Je m'étendis donc sur le divan (j'ai toujours eu un divan dans mon bureau, mes idées géniales m'ont toujours été livrées couché !) et j'essayai de renouer avec l'expérience que je venais de vivre quelques instants auparavant. Mais l'évidence était là : impossible de retrouver cet état de fébrilité qui m'avait touché quelques instants auparavant. Or, je savais bien que je ne pourrais réussir mon anamnèse que si j'en retrouvais l'exakte configuration du moment. Mais comment y parvenir ? Je maudissais ma chétive mémoire qui me faisait encore faux bond.

Pour la énième fois, je me répétais avec tristesse que tout ce qu'il me restait, c'était le sentiment d'une constante perte. « Maintenant que j'ai dépassé la cinquantaine, la plus grande partie de ma vie consiste à courir après des moments perdus. Et dire qu'ils ne me sont même pas rendus ! »

Car il me semblait que j'étais à la poursuite d'astéroïdes qui, autrefois, avaient été d'une incroyable luminescence, mais qui, rendu au bout de leur course, s'étaient inexorablement éteints. Et je me demandais si une étoile morte pouvait renaître de ces cendres.

Contre toute attente, je voulais croire que oui.

De fait, ce souvenir en perdition dans l'immensité de mon imaginaire me revint avec une vivacité autrement plus impressionnante que le « déjà vu » qui m'avait saisi dans le vestibule. Aujourd'hui encore, je considère qu'il s'agit d'un miracle.

Je ne saurai jamais les conditions de son apparition sinon que j'allais sombrer dans le sommeil au moment où le souvenir me frappa de plein fouet comme un météorite. Je compris du coup que ce qu'il transportait n'avait rien à voir avec le temps de mon enfance. Ce qu'il contenait, c'était un moment précis de mon adolescence qui s'était déroulé au cours de l'été 19..., pendant mes vacances, à notre chalet, à Sainte-Adèle.

La séquence était simple : mon frère Pierre arrivait soudainement à la maison et accrochait son veston à un cintre et, l'observant, je m'étonnais de voir sa main trembler. Car c'est bien ce qui s'était produit cette nuit-là. Sa main avait tremblé. Ce détail qui me paraissait actuellement tout à fait évident, c'est comme si je le « voyais » pour la première fois. Car si je reculais dans mes souvenirs, il me semblait que je ne l'avais jamais perçu. Pourtant j'aurais dû. Il eût été d'une importance capitale si j'avais eu la malencontreuse idée de le signaler. Car ce jour-là — ou plutôt cette soirée-là — avait eu lieu le plus grave événement de ma vie : ma mère était morte dans des circonstances qui n'avaient jamais pu être élucidées.

Un après-midi du mois d'août, ma mère et mon frère étaient partis au village, l'une pour y faire des emplettes, l'autre pour

flâner. Ma mère s'était moquée de mon frère parce qu'il portait son veston en plein après-midi alors que la chaleur était quasi torride. Les deux s'étaient vertement engueulés. Il était évident que la raison pour laquelle Pierre avait revêtu ce veston plutôt voyant — soit dit en passant, c'était un veston piqué d'un tissage écossais qu'on appelait à l'époque « Black Watch » — c'est qu'il avait prévu rester tard au village pour courir les filles et faire le paon comme il en avait l'habitude. Cela, je l'avais immédiatement deviné.

Mais pour dire la vérité, les allées et venues de mon frère me laissaient plutôt indifférent. Ce qui me préoccupait davantage, c'était ma mère. Séparée depuis trois ans de mon père, elle vivait une vie rangée, une vraie vie de mère. Or, cette journée-là, il me semblait qu'elle ne se ressemblait plus. Depuis le début de la matinée, je l'avais observée sans trop le manifester. Elle me paraissait fébrile, surexcitée même.

Elle avait pris un long bain, s'était savonnée de son Yardley que, d'ordinaire, elle n'utilisait que dans les grandes occasions. Puis elle s'était maquillée avec lenteur et application et s'était aussi parfumée au Chanel 5, chose, là aussi, qu'elle ne faisait que rarement. Elle s'était enfin habillée d'une superbe robe fleurie dont le tissu léger et moulant mettait en évidence la rondeur de ses formes. Comme par mégarde, elle avait oublié d'attacher les boutons du haut de son encolure, ce qui, selon les mouvements naturels de son corps, permettait à celui qui avait l'œil vif (c'était mon cas !) d'entrevoir à tout moment la dentelle de son soutien-gorge.

Maintenant que j'y pense, je n'arrive pas à comprendre comment il se fait que je me sois abstenu de lui faire des remarques au sujet de son comportement. Car il ne faisait aucun doute pour moi qu'elle s'habillait dans la perspective d'un rendez-vous amoureux. « Allons donc, m'étais-je dit, on ne fait pas des courses dans cet accoutrement. En tout cas, pas maman, elle si réservée. » Bizarrement donc, je m'étais tu, terrorisé à l'idée qu'elle pourrait accomplir le pire, mais incapable de lui en faire le reproche tant ma crainte que j'aie vu juste et que, surtout, elle me le confirmât me terrorisaient.

Maman et Pierre étaient donc partis, me laissant seul avec mes angoisses qui, de fait, allaient me tarauder toute la journée. Et maintenant que j'y repense, il me souvient clairement que, pour calmer mon désarroi, je m'étais masturbé dans la salle de bains où flottaient encore le parfum de lavande que maman s'était appliqué amoureusement sur le corps. Secoué d'un tremblement qui avait autant à voir avec la rage qu'avec l'orgasme j'avais, par spasmes multiples, craché dans la baignoire un sperme qui avait violemment et abondamment jailli de moi.

Après, je m'étais senti monstrueusement coupable considérant que j'avais commis un péché que, jamais, je n'oserais confesser.

Ainsi, au lieu de me calmer, cette séance m'avait encore plus bouleversé et c'est avec terreur que je voyais la noirceur tomber sur la campagne pendant que de la terre s'exhalaient des vapeurs blêmes. Je fus tout à coup paniqué. Maman n'était pas revenue malgré que l'heure du souper fût largement dépassée. L'œil collé à la fenêtre, je commençais à craindre qu'elle n'ait décidé de fuguer avec celui qui l'avait sûrement subjuguée. Je fus saisi d'une incommensurable détresse, incapable de chasser de ma pensée cette idée que maman m'avait abandonné. J'avais beau me dire que tout cela était absurde, que je n'étais plus un enfant et que j'étais de toute façon capable de subvenir à mes propres besoins, cela n'y changeait rien : j'éprouvais un sentiment d'abandon si angoissant que j'aurais préféré mourir plutôt que de le subir plus longtemps.

Le pire est que je savais bien que Pierre ne reviendrait pas avant la nuit tombée, mais je persistais à souhaiter sa venue. Lui près de moi, je me disais qu'il calmerait mes angoisses malgré son comportement bourru.

Depuis toujours, je lui enviais son insensibilité : il faisait toujours ce qui lui plaisait, peu importe que cela plaise ou non à maman. Quand il avait décidé d'une action, il n'en dérogeait sous aucun prétexte. Maman disait que c'était la pire tête de cochon qu'elle ait jamais vue. Et quand elle l'accusait de la sorte, il la défiait du regard, le sourire en coin.

Entre les deux, il y avait toujours eu une sourde inimitié. Et puisque j'y songe après coup, je me demande dans quelle mesure l'attitude de Pierre n'était pas motivée par la certitude d'être mal aimé de maman. Elle l'avait toujours traité avec indifférence quand ce n'était pas avec dureté. Alors, il lui rendait la monnaie de sa pièce avec une fureur contenue qui parfois me faisait peur.

Mais Pierre ne revenait toujours pas. Quand il fut passé minuit, je sombrai dans le désespoir et je me mis à pleurer en silence. Je restai recroquevillé ainsi jusqu'à ce qu'il rentrât. Il était une heure du matin !

L'entendant arriver, je fis semblant d'être plongé dans un jeu de patience et simulai la plus parfaite indifférence. Pourtant, je jubilais. Enfin, quelqu'un près de moi. Sa seule présence déjà me calmait. Le regardant du coin de l'œil, c'est à ce moment que je vis sa main trembler. Sur le coup, cela ne m'inquiéta pas. J'enregistrai le tremblement, mais en fait je ne le voyais pas. J'étais trop préoccupé par mes propres angoisses pour m'intéresser à celles des autres.

J'attendis quelques minutes puis lançai, mine de rien :

— Maman n'est pas rentrée. C'est pour le moins bizarre, tu ne trouves pas ?

Le nez dans la glacière — il était occupé à se servir un verre de lait —, il referma agressivement la porte avant de répondre :

— Maman a bien le droit de faire ce qu'elle veut. Ce n'est plus une enfant que je sache. Si elle veut découcher et même s'envoyer en l'air avec qui lui plaît, c'est son droit, non ?

Je percevais beaucoup d'agressivité dans sa voix. Il m'était difficile de savoir s'il pensait vraiment ce qu'il disait ou s'il ne voulait pas, comme à son habitude, se montrer provocateur. Quoi qu'il en soit, ses paroles me touchèrent profondément. Après tout, Pierre avait raison. Maman avait le droit de faire ce qu'il lui plaisait. Elle était libre depuis trois ans. Elle pouvait donc disposer de son corps selon son bon vouloir. Du reste, Papa n'était-il pas acoquiné avec une femme depuis son départ de la maison familiale ? Pourquoi ne pourrait-elle pas en faire autant ?

C'est effectivement ce dont j'essayais de me convaincre, mais je n'y parvenais pas. Au fond de moi, une voix criait qu'elle n'avait pas le droit d'agir ainsi ; qu'une mère, une vraie, ne pouvait commettre une telle inconvenance. Et j'avais beau avoir honte de ma rage rentrée, je voyais bien que c'est moi qu'elle trompait « en s'envoyant en l'air » avec n'importe qui comme disait si vulgairement mon frère.

Les choses en restèrent là et, pour ne pas montrer à quel point l'absence de maman me plongeait dans l'inquiétude, je fis comme Pierre et montai me coucher.

Je ne dormis pas de la nuit. Au petit matin, l'œil poché, les traits tirés, je me levai pour me préparer un petit déjeuner qui calmerait, pensais-je, mes brûlures d'estomac. Après, j'irais me coucher pour trouver enfin le sommeil ? J'avais l'esprit fumeux et je regardais sans voir la rivière en face de moi quand tout à coup mes yeux s'ouvrirent démesurément : dans les rapides, tout près à gauche de la maison, on pouvait voir ce qui me semblait un corps coincé entre les roches. Et il y avait surtout que j'avais immédiatement reconnu la robe de maman. Ce ne pouvait être qu'elle. Je fus saisi d'hébétude. Je fixais le corps à travers la fenêtre et tout ce que j'arrivais à faire, c'était de me répéter : « Non, il ne faut pas que ce soit maman, il ne faut pas. » Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. J'étouffais. J'étais saisi d'une profonde terreur et en même temps excité à l'idée que je vivais un drame qui ferait sans doute la manchette des journaux. J'étais pour tout dire schizophrène : en même temps qu'une douleur atroce me figeait sur place dans une véritable catatonie, un petit coin secret de ma personne s'excitait à l'idée que je vivais là des moments uniques, tragiques et probablement spectaculaires. Je me haïssais...

Il m'est impossible de dire aujourd'hui le temps que je pris avant de réagir. Peut-être mon état euphoro-catatonique ne dura-t-il que quelques secondes, qu'une minute tout au plus, peut-être dura-t-il beaucoup plus qu'une minute. Je n'en ai pas la moindre idée.

Ce que je sais, c'est que je me précipitai dans la chambre de Pierre en criant comme un éperdu. Là encore, je me souviens

exactement de la posture de Pierre : il était assis dans lit, les yeux démesurément agrandis. Dormait-il avant ma venue ? Je ne me suis, à vrai dire, jamais posé la question.

Aussitôt qu'il eut revêtu son maillot de bain, nous nous précipitâmes dans les rapides. C'était bien le corps de maman. Nous étions tous les deux bouleversés. Nous nous rendîmes chez M. Meilleur, le cultivateur le plus près. Il appela aussitôt la police.

L'événement eut un certain retentissement. On en parla dans les journaux, mais on ne parvint jamais à déterminer s'il s'agissait d'un accident, d'un suicide ou d'un meurtre. Maman avait pu facilement chuter dans la rivière et se noyer car elle ne savait pas nager. Cette explication avait semblé la plus logique aux enquêteurs compte tenu de l'heure où elle était revenue à la maison (j'avais dit — corroboré en cela par le témoignage de mon frère — qu'à une heure du matin elle n'était pas encore rentrée). Le dossier resta ouvert un certain temps, puis l'affaire fut oubliée.

Pour moi, ce fut une tout autre affaire. La souffrance que sa mort m'avait causée était incommensurable. Car non seulement maman était-elle morte, mais les suites de sa mort avaient été tragiques. Pierre s'était suicidé un an jour pour jour après ce terrible événement. La mort de maman l'avait pour ainsi dire tué. Fidèle à sa nature, il s'était enfermé dans un mutisme dont il ne sortait à peu près jamais. Solitaire, il se gavait de télé nuit et jour, mais se nourrissait à peine de sorte que sa santé s'était rapidement détériorée. Après plusieurs mois de ce régime, il me fallut le mener à l'hôpital où l'on diagnostiqua une dépression profonde. Il fut admis à l'Institut Albert-Prévost. Sept semaines plus tard, on le retrouvait pendu dans sa chambre. Il n'avait laissé de mot, ni à moi, ni à papa pour expliquer son geste.

À l'époque, la raison de son suicide ne faisait pas de doute : il aimait furieusement maman bien qu'il se soit toujours défendu de le lui faire voir. Et c'est parce qu'il s'était montré cruel à son égard qu'il en éprouvait une terrible culpabilité.

Du moins est-ce ainsi que je voyais les choses jusqu'à ce que le souvenir du Black Watch sur le cintre vienne brutalement semer

un doute dans mon esprit : se pourrait-il — puisque je dois dire les choses sans détour — que ce soit Pierre qui ait précipité maman dans la rivière ? Car rien ne me dit qu'il ne soit pas arrivé en même temps qu'elle, cette nuit-là. Il se pourrait aussi que Pierre l'ait suivie à la trace et qu'il ait tout vu et tout su de cette relation que j'appréhendais. Au fond, Pierre était aussi jaloux de maman que je l'étais. À l'époque j'étais convaincu du contraire. Je me faisais aveuglement au comportement manifeste de Pierre. Pourtant sa dépression subséquente m'avait révélé qu'il était tout à fait différent que ce que j'avais cru.

Je sais bien que ces spéculations sont vaines. Il est évident que je ne pourrai jamais rien apprendre de nouveau au sujet de la mort de maman. Pourtant, il me semble aujourd'hui que sa dépouille est tragiquement suspendue aux rebords d'un cintre et qu'elle est revêtue du suaire d'un veston écossais dont le tissé — bleu, vert, jaune et rouge — me fixe éperdument.

Tout à coup, je sens l'impérieux besoin de mettre la main sur mes yeux, car je vois avec une clarté qui m'aveugle que si je me suis tu à l'époque, si j'ai étrangement « oublié » cette histoire de cintre et de main qui tremble, c'est que je savais au fond de moi ce qui s'était passé entre Pierre et maman. Et puisque que je suis aujourd'hui disposé à aller jusqu'au plus secret de ma pensée, je dirai enfin que le geste que mon frère a posé, c'est celui-là même que j'ai accompli de tout cœur avec lui !

XYZ